

PRÉFACE

Dans ce livre, dont la première édition a paru il y a plus de vingt-cinq ans, je relate l'histoire de mon premier séjour à Lambaréné, de 1913 à 1917. Mon hôpital s'élevait alors sur un terrain de la Mission protestante qui avait été mis à sa disposition. Dans les années suivantes, l'afflux des malades fut tel qu'il s'y trouva bientôt à l'étroit, et en 1925 je me vis obligé de le transporter quelques kilomètres en amont sur un emplacement plus spacieux, qui est devenu aujourd'hui sa propriété. Sur ce nouveau site, l'hôpital a pris l'aspect que dans ses traits essentiels il a conservé jusqu'à aujourd'hui, seules quelques nouvelles constructions sont venues s'ajouter à celles qui furent élevées entre 1925 et 1927.

Aujourd'hui l'hôpital comprend 45 bâtiments. Il permet de loger vingt malades blancs et trois cent cinquante malades indigènes, sans compter les personnes qui les accompagnent. Au cours des ans, ses installations et son aménagement ont été complétés et considérablement améliorés. Trois médecins, huit infirmières européennes et dix infirmiers indigènes y travaillent en temps ordinaire.

Ce livre a déjà quelque peu le caractère d'un document

historique. Il évoque les conditions qui existaient au Gabon avant et pendant la première guerre mondiale. Depuis cette époque, beaucoup de choses ont changé dans ce pays.

Autrefois, les transports par terre se faisaient par caravanes de porteurs sur les sentiers de la forêt vierge. Aujourd'hui, celle-ci est traversée par quelques routes accessibles aux automobiles et d'autres sont en construction. Jadis seuls les bois à proximité de l'eau pouvaient être exploités. Aujourd'hui de puissants tracteurs transportent les billes sur des voies Decauville ou sur la route par monts et par vaux jusqu'au fleuve. Le nombre des colons a triplé, celui des fonctionnaires, tant blancs qu'indigènes, a augmenté dans la même proportion. La forêt n'est plus le seul objet d'exploitation, les richesses du sous-sol en minerais, pierres précieuses et autres matières le sont également.

Des écoles entretenues par l'administration sont venues s'ajouter en grand nombre aux premières écoles fondées par les missions. Tout l'enseignement a été organisé de façon uniforme par le gouvernement. Le niveau des études des élèves indigènes est beaucoup plus élevé qu'autrefois. Des examens et des concours, copiés sur ceux de la métropole, ont été introduits pour contrôler les résultats et opérer la sélection entre les meilleurs, les bons et les médiocres.

Les relations avec l'Europe ne sont plus assurées seulement par l'unique paquebot mensuel. Aujourd'hui, les avions transportent passagers et courrier en vingt-quatre heures de la métropole à la colonie et vice versa.

Malgré ces changements et ces progrès nombreux, les pro-

blèmes fondamentaux tels qu'ils existaient autrefois, subsistent cependant encore aujourd'hui. Leur solution n'a guère avancé ; sous certains rapports, elle est même devenue plus difficile.

Le premier est celui du ravitaillement. Une saine économie exigerait en effet que le pays produise lui-même les vivres nécessaires pour nourrir sa population ; il en est aujourd'hui moins capable qu'autrefois. Les plantations des villages ne suffisent pas, et de loin, à faire vivre toute la population indigène du pays, y compris les habitants des agglomérations importantes et le personnel des différentes entreprises européennes. Il faudrait que les indigènes se consacrent davantage à l'agriculture. Ils ont au contraire tendance à désertier la terre, comme aussi l'artisanat. Plus que par le passé, nous dépendons des importations de vivres, surtout de riz. Pour différentes raisons, ces importations ne se font plus aussi régulièrement ni aussi abondamment qu'autrefois. Trouver des vivres en quantité suffisante pour les malades de l'hôpital me donne plus de soucis que jamais. Tous les chefs d'entreprise se trouvent, en ce qui concerne le ravitaillement de leurs travailleurs, dans la même situation.

La solution du problème de la main-d'œuvre aussi est aujourd'hui plus difficile que jadis. Les travaux nécessaires pour le développement de la colonie exigent une main-d'œuvre plus abondante qu'autrefois, et on doit se familiariser avec l'idée de faire venir comme travailleurs des indigènes d'autres territoires africains.

Le problème des relations entre blancs et indigènes n'a pas

changé dans ses données fondamentales. Il ne peut recevoir une solution définitive que si nous arrivons, par l'estime que nous nous témoignons réciproquement et par la façon dont nous nous comportons les uns envers les autres, à établir de vrais rapports spirituels entre les deux groupes. Toutes les autres entreprises, de quelque nature qu'elles soient, ne sont que des tentatives d'une solution par l'extérieur, qui compliquent le problème plutôt qu'elles ne le simplifient.

A l'époque décrite dans ce livre, nous avions le droit de nous sentir vis-à-vis de l'indigène dans la position du frère aîné, qui veut le bien de son cadet et qui, par son instruction et son intelligence, est à même de juger quels facteurs sont les plus favorables à son développement et à son progrès véritable, et nous pouvions nous conduire en conséquence. Nous n'étions pas quelques isolés qui avions cette conviction et cette attitude mentale et qui nous efforcions d'agir en conformité avec elles dans les colonies, mais nous étions le grand nombre : gouverneurs, administrateurs de colonies, missionnaires, médecins, exploitants forestiers, commerçants, colons de tout genre. Avec fierté nous pouvions constater que les plus sensés et les plus clairvoyants parmi les indigènes voyaient en nous les frères aînés et reconnaissaient que nous voulions leur bien et sa réalisation par les voies justes. Témoin des efforts de cette époque, j'ose affirmer que nous avons obtenu au cours de ces années des résultats non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans celui des relations humaines et spirituelles entre les indigènes et nous. Des rapports basés sur une confiance mutuelle étaient

en train de se créer. Malgré toutes les insuffisances dans les résultats, malgré toutes les négligences qui se sont produites, malgré toutes les erreurs qui ont été commises, nous avons conscience d'être sur la bonne voie.

Maintenant nous devons nous résigner à ne plus nous sentir comme les frères aînés et à ne plus agir comme tels. D'après l'opinion qui prévaut aujourd'hui, l'avènement de l'ère du progrès ne peut se faire qu'à condition que le frère cadet soit considéré comme majeur et capable de discernement au même titre que le frère aîné, et que les indigènes prennent de plus en plus les destinées de leur pays en mains. Ainsi en a décidé l'esprit de l'époque. En toute chose et sur toute la terre, il veut supprimer ce qui reste d'un système patriarcal pour mettre à sa place un système non-patriarcal, difficile à définir et plus difficile encore à réaliser.

L'histoire un jour prononcera son jugement sur les résultats obtenus par cet abandon du système patriarcal dans les territoires qui autrefois s'appelaient les colonies et qui aujourd'hui ne doivent plus porter ce nom. Les événements qui constituent le cours de l'évolution historique sont pour leurs contemporains insondables dans leurs origines et incalculables dans leurs effets.

Ainsi cette relation de mon premier séjour à Lambaréné prend figure d'un modeste monument dédié à l'époque où les colonies étaient encore les colonies.

Lambaréné, le 15 décembre 1951.

ALBERT SCHWEITZER.